

HOMMAGE À FRÉDÉRIC FEYDIT

(1908-1991)

Un grand maître des études arméniennes vient de s'éteindre en la personne de Frédéric Feydit, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales de 1949 à 1977. Les générations d'étudiants qui ont suivi ses cours, ainsi que tous ses collègues orientalistes, l'appréciaient autant pour sa haute compétence que pour sa générosité, sa douceur et l'entière sincérité de son attachement à l'Arménie et à la nation arménienne.

Né le 15 avril 1908 à Paris, il avait fait ses études secondaires à Versailles, où il avait eu pour professeur de lettres le célèbre lexicographe R. Grandsaignes d'Hauterivè (auteur, notamment, d'un dictionnaire d'ancien français), qui avait coutume d'enseigner la grammaire latine à ses élèves en la leur faisant découvrir empiriquement dans les textes. Il les invitait à rédiger des fiches et des index, à recenser eux-mêmes toutes les formes possibles d'un nom ou d'un verbe, à reconstituer les modèles de déclinaisons et de conjugaisons et à formuler leurs propres hypothèses sur les sens que pouvaient avoir les différents temps ou les différents cas. Passionné par les méthodes de son professeur, le jeune Frédéric décide à seize ans de devenir linguiste. Lisant vers cette époque une biographie de Champollion, il rêve de déchiffrer à son tour de nouveaux hiéroglyphes et envisage d'étudier en premier lieu les langues anciennes.

Mais les ruses du destin devaient bientôt l'entraîner vers l'Arménie. Des voisins Arméniens qui s'étaient installés à côté de chez ses parents déménagèrent peu de temps après en lui laissant, dans une écriture qui lui sembla d'abord aussi mystérieuse que celle de l'ancienne Egypte, deux ouvrages qu'il reçut comme sa pierre de Rosette, le *Premier cours* de Kazandjian et le *Dictionnaire arménien-français* de Démirdjibachian. C'est ainsi qu'il se mit à étudier l'arménien en employant la même méthode que lui avait enseignée son professeur de lettres; et il ne tarda pas à découvrir l'insuffisance d'une grammaire limitée à l'exposé des paradigmes, sans réflexion suffisamment profonde sur le fonctionnement réel de la langue.

Obligé de gagner sa vie, il dut interrompre ses études pour travailler durant cinq ans. Il était d'une remarquable habileté manuelle et devait plus tard, à une époque où il n'était question ni de traitement de textes, ni même

de machine à boules, réussir la prouesse de relier deux claviers, l'un français et l'autre arménien, à une même machine à écrire, de façon à pouvoir dactylographier aisément ses travaux de linguistique. Plus généralement, il était passionné par le développement des sciences et des techniques, au point d'écrire des nouvelles, d'ailleurs humoristiques, de science-fiction, qu'il publia à la fin de sa vie sous le pseudonyme de Frédéric Armand d'Eymet.

En 1931, il devient professeur de français au Collège arménien Samuel-Mourad de Sèvres. Aux cours proprement dits, s'ajoutaient des heures de surveillance au dortoir, à la chapelle et au réfectoire, mais il était libre l'après-midi et cette circonstance lui permit de poursuivre son rêve en s'inscrivant aux cours de Frédéric Macler à l'Ecole des Langues Orientales. Il y fut condisciple de Michel Jonval, un brillant agrégé, élève d'Antoine Meillet et de J. Vendryes, qui s'était déjà signalé par la publication à Riga, en 1929, d'un recueil de chants mythologiques lettons et que ses maîtres destinaient à la succession de Frédéric Macler. Le sort en décida autrement. Envoyé en mission en Arménie Soviétique en 1934, d'où il revint muni d'une bonne documentation, M. Jonval mourut malheureusement un an plus tard, le 11 novembre 1935, à peine âgé de 33 ans.

Entre-temps Frédéric Feydit joignit aux cours de F. Macler ceux du R. P. Louis Mariès à l'Institut Catholique de Paris (1932-1933) et simultanément les conférences d'Antoine Meillet à la IV^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

Diplômé de l'Ecole des Langues Orientales en 1933, il partit pour Venise, toujours comme professeur de français, au Collège Mourad-Raphaël. Mais, cette fois-ci, ses horaires n'étaient plus les mêmes: il n'avait que dix-huit heures de cours par semaine, ce qui lui laissait, chaque après-midi et dans la soirée, une totale liberté dont il usa très studieusement pour préparer une licence d'italien et poursuivre ses propres recherches sur l'arménien.

Ayant commencé de travailler sur les amulettes arméniennes (*grapanak, hmayil*), dont il copia les 24 variantes que possédait alors la bibliothèque de San-Lazzaro, il fut interrompu dans ce travail par les sollicitations du R. P. Athanase Diroïan qui, ayant remarqué ses goûts et ses compétences linguistiques, le pressa de rédiger sans plus tarder une *Grammaire de la langue arménienne. Dialecte occidental*. L'ouvrage parut à Venise en 1935 et valut à son auteur, en 1937, le titre de Membre de l'Académie de Saint-Lazare. Quant aux amulettes qu'il avait copiées, F. Feydit ne put les reprendre et les publier qu'en 1986, à la faveur de sa retraite.

Malgré le climat politique déjà menaçant en Italie à cette époque — Mussolini exerçait, au moins depuis 1928, des pouvoirs dictatoriaux, mais il ne se lança qu'en 1935 dans la conquête de l'Ethiopie — Monsieur Feydit

a toujours gardé un souvenir délicieux de ses trois années à Venise. Il y avait d'abord le contact stimulant et prestigieux des RR. PP. Mékhitharistes. Le R. P. Arsène Ghaziguian était mort un an avant son arrivée. Mais il avait souvent l'occasion de s'entretenir avec les RR. PP. Elie Petchiguian, Vartan Ardzrouni et Ohan Avguer.

Le R. P. Nersès Der Nersessian a raconté dans un bel article (*Haratch* du 5 mars 1983) l'extraordinaire impression que le professeur français faisait à ses jeunes élèves (dont il était lui-même, avec les futurs RR. PP. Ephrem Der Ghazarian, Gomidas Manouguian et Boghos Ananian, qui devint Abbé général de la Congrégation). L'admiration fut à son comble quand parut la *Grammaire arménienne*, qu'on s'arrachait de mains en mains et faisait circuler même pendant les classes. On ne l'appelait, dit le R. P. Nersès, que «Baron Feydit», mais il devait y avoir, ici ou là, hors du collège et du monastère, quelques appellations moins solennelles, car bien des années plus tard, en expliquant, dans son manuel, un modèle de lettre, signé Dikran Tchidémian, Monsieur Feydit racontait en riant que beaucoup de ses amis l'appelaient «Fred» et ignoraient jusqu'à son nom de famille, au point qu'il reçut un jour au collège une lettre en arménien adressée à «Fred Tchidémian». C'est encore en Italie que Monsieur Feydit renforça d'une façon décisive ses liens avec l'Arménie, en rencontrant sa future épouse, qui résidait alors à Milan. De leur mariage, annoncé par *Haratch* du 23 janvier 1937, devait naître un fils, Monsieur Jacques Feydit.

Rentré à Paris cette même année, Frédéric Feydit devint rapidement célèbre dans la colonie arménienne. Chavarch Missakian avait rédigé un compte-rendu élogieux de sa grammaire. Il se lia d'amitié avec Archag Tchobanian, qui lui fit prononcer sa première conférence publique en arménien, le 31 mars 1938, sur l'historien Héthoum, auteur de la *Fleur des Histoires de la terre d'Orient*, et la publia l'année suivante dans la collection *Anahit*.

Frédéric Macler tenait son ancien élève en haute estime et l'appelait affectueusement «Frédéric II». Il ajoutait parfois avec malice: «N'oubliez jamais que ce n'est pas Frédéric I^{er} qui fut surnommé Le Grand, mais bien Frédéric II!». Pourtant, lorsque F. Macler prit sa retraite en 1937 (il devait mourir l'année suivante, le 13 juillet 1938 à Montbéliard), l'heure n'était pas encore venue pour F. Feydit de lui succéder. Comme Michel Jonval était mort, on élut à la chaire d'arménien un autre élève d'Antoine Meillet — et non des moindres — le savant Georges Dumézil, qui s'était intéressé à l'Arménie dès sa thèse de 1924 sur le *Festin d'immortalité* et avait eu plus tard une expérience directe de la langue et des dialectes arméniens, de 1926 à 1931, quand il était Professeur invité d'Histoire des religions à l'Université d'Istanbul.

Déjà Directeur d'études à la V^e section de l'Ecole Pratique depuis 1935, Georges Dumézil dirigea la chaire de l'Ecole des Langues Orientales en qualité de Chargé de cours et il démissionna en 1949, quand il créa la chaire de Civilisations indo-européennes au Collège de France. Malgré les multiples ressources de son génie et de son immense culture, ce savant dut s'avouer tributaire des compétences de Frédéric Feydit pour l'enseignement de l'arménien moderne: dans son ouvrage *Textes arméniens. Dialecte occidental*, paru en 1937 pour servir de manuel à ses cours, Georges Dumézil renvoie à la grammaire de Frédéric Feydit pour l'explication de la plupart des faits linguistiques, «notamment tous les faits de syntaxe», comme il l'écrivit lui-même dans sa préface.

Entre-temps, Frédéric Feydit, qui venait d'achever sa licence d'italien à la Sorbonne, entra, en 1941, au CNRS, où il poursuivit ses recherches arménologiques, publiant en 1948 la première édition de son *Manuel de langue arménienne. Dialecte occidental* (dont une seconde édition, revue et augmentée, devait paraître en 1969). En 1944, il était devenu membre de la Société de Linguistique et de la Société Asiatique, auxquelles il resta toujours très attaché, comme en témoignent sa participation active et régulière aux congrès des orientalistes et la publication, dans le *Français Moderne*, en 1952 et 1953, de «Remarques sur l'emploi des articles partitif et indéfini» et d'un article sur «La concordance des temps du subjonctif».

En 1949 il quitte le CNRS pour la chaire d'arménien de l'Ecole des Langues Orientales, qu'il occupe d'abord comme Chargé de cours pendant un an, puis comme Professeur délégué, de 1950 à 1956, et enfin comme titulaire, de cette date jusqu'à sa retraite en 1977. De 1970 à 1982, il accepte parallèlement, avec un vrai sens du service et du dévouement, la responsabilité de Directeur civil du Collège Samuel-Mourad de Sèvres.

Durant ces nombreuses années, où ses compétences arménologiques, renforcées par une bonne connaissance du turc, élément de comparaison important pour la typologie de l'arménien occidental, avaient atteint leur pleine maturité et reçu une consécration officielle, sa vie semble se confondre avec son enseignement et ses travaux, qui lui permettront de soutenir, en 1973, un Doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines.

L'œuvre savante de Frédéric Feydit se compose de six livres et d'une quarantaine d'articles. Il est important de souligner que, malgré leur signification théorique, ses livres ne sont pas de simples exposés spéculatifs: ils ont aussi un caractère instrumental, une utilité pratique fortement affirmée. Cela est évident, sans doute, pour sa grammaire et les deux éditions de son manuel, qui ont formé et continuent de former des générations d'étudiants à l'étude et à la pratique de l'arménien moderne occidental. Mais la même valeur instrumentale se retrouve aussi dans sa traduction de

David de Sassoun (Paris 1964) et dans ses *Amulettes de l'Arménie chrétienne* (Venise 1986), qu'on peut considérer l'un et l'autre comme des fils conducteurs extrêmement sûrs à travers des chemins non frayés et à peine connus avant lui des philologues occidentaux.

En effet, tandis que la traduction de l'Épopée populaire arménienne, dans la version synthétique de Iossif Orbéli, éclairée par de nombreux renvois aux principales variantes, offre un instrument de pénétration particulièrement efficace dans la connaissance pratique des dialectes, du folklore et des croyances arméniennes, le texte critique et la traduction commentée des écrits magiques inclus dans les vingt-sept rouleaux ou *grapanak* arméniens de Venise et de Paris assurent de bases extrêmement solides, tous ceux qui voudront décrire dans l'avenir de nouveaux recueils du même genre ou étudier dans le détail ce type de littérature.

On peut même observer que la publication de ces talismans intéresse la connaissance de tout l'Orient chrétien, voire de l'Occident médiéval, car certains d'entre eux sont aussi connus bien au-delà de l'arménien. Par exemple, l'*Histoire de Cyprien le Mage et de la vierge Justine*, traduite du grec, est également transmise en syriaque, en copte, en arabe, en éthiopien et en slavons. La version latine de ce même écrit est ordinairement considérée comme l'une des sources de la célèbre légende du Docteur Faust. On peut trouver la même portée générale à d'autres apocryphes contenus dans les *Amulettes* arméniennes, comme la *Lettre d'Abgar au Christ* ou les récits des luttes de Salomon contre les démons. Plus encore, la liste des êtres maléfiques évoquée dans ces sortilèges est tout à fait intéressante du point de vue de l'histoire des religions: telle de ces amulettes nomme le *Dibbouk*, âme en peine d'un sujet mort prématurément qui, selon les croyances juives médiévales, immortalisées par le drame yiddish d'Am Ski et savamment analysées par F. Cumont (*Lux perpetua*, Paris 1949, p. 341 et 412), s'installe dans le corps d'un proche pour vivre à travers lui les joies et les douleurs que lui avait assignées le destin.

Ce catalogue des *Amulettes de l'Arménie chrétienne* est complété par trois articles importants de F. Feydit: sa contribution aux *Mélanges Dauvillier* (Toulouse 1979, pp. 293-306), qui contient de larges extraits d'une homélie publiée sous le nom de Jean Mandakouni (mais qui fait en réalité partie des *Parénèses*, ou conseils moraux de Yovhann Maïragometsi, VI^e-VII^e s.) sur les *Charmes des sorciers et les magiciens impies*, ainsi que deux études sur Al et Thebgha, les démons des fausses-couches et sur la démonologie des écrivains classiques (*Bazmavep*, 1973, pp. 227-246 et 1987, pp. 316-335).

Le souci très pédagogique de créer des outils de travail directement utilisables par ses étudiants incitait F. Feydit à regrouper ses articles en

séries programmées suivant un ordre cohérent, qu'on trouvera exposé dans le numéro spécial de *Haratch*, consacré à son jubilé, le 5 novembre 1983. Malheureusement, la totalité des articles annoncés dans ce programme n'a pas pu encore être publiée en raison de la maladie qui frappa l'auteur durant ses dernières années.

La première série intitulée *Cahiers de grammaire arménienne (Bazmavep, 1952, 1956, 1967, 1969, 1976)*, comprend notamment une réflexion sur l'évolution du système flexionnel du grabar à la langue moderne et deux études, qui étaient la matière de ses cours à l'École des Langues Orientales, sur la déclinaison et la conjugaison en arménien classique. L'un des résultats les plus intéressants de ce travail est l'explication de la construction du parfait et du participe en *-eal* par une mise en parallèle avec les tournures possessives et les constructions latines équivalentes. On sait les conclusions importantes qu'Emile Benvéniste devait tirer de comparaisons analogues dans deux articles sur «La construction passive du parfait transitif» et «Etre et avoir dans leurs fonctions linguistiques», parus dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* en 1952 et 1960. Toutefois, dans une note à son article de 1969, Frédéric Feydit revendiquait la priorité de la découverte en observant qu'il avait enseigné publiquement cette théorie dès le début de sa vie professionnelle en 1949.

A ces travaux, il faudrait joindre ses *Considérations sur l'alphabet de saint Mesrop*. L'histoire même de cet ouvrage, paru d'abord sous forme d'articles dans *Handes Amsorya* en 1962-1963, puis en volume séparé en 1964 et très amplement augmenté en 1982, suffirait déjà à montrer qu'il est le résultat de longues méditations qui ne cessèrent d'occuper son auteur «depuis le jour où il commença l'étude de l'arménien classique». Réfutant tout d'abord la légende, périodiquement récurrente, de l'existence d'un alphabet arménien antérieur à celui de Machtots, F. Feydit retrace les circonstances historiques dans lesquelles ce dernier créa les lettres arméniennes, exposant des arguments très suggestifs sur l'influence de l'alphabet grec et tentant d'expliquer la forme extérieure de la majuscule arménienne par la stylisation de la minuscule cursive grecque. Il discute ensuite la signification phonétique ancienne de ces caractères en analysant les évolutions phonétiques de l'arménien. Plusieurs de ces questions continuaient néanmoins, à ses yeux, de demeurer problématiques et il ne considéra jamais le dossier comme définitivement clos.

Des *Cahiers de littérature arménienne (Bazmavep, 1957, 1960, 1963)* on retiendra d'abord sa magnifique conférence donnée le 25 avril 1956, Salle Pleyel, à l'occasion du Prix Brémond, sur *L'Épopée populaire arménienne*. Il y comparait le chapitre de Moïse de Khorène sur Biourasp-Astyage aux épopées persanes postérieures de plusieurs siècles, pour conclure à

l'existence de sources orales, qu'il détaillait ensuite en commentant les histoires de Sémiramis, de Tork, de Tigrane, de Vahagn et d'Artachès. Il remarquait le rôle tenu par Sanassar-Sennachérib dans les généalogies légendaires des Artsrouni et y voyait l'indice de l'ancienneté du noyau primitif de la *Geste du Sassoun*, dont le premier chant relate précisément les exploits de Sanassar et de Balthasar. Suivaient une analyse de l'Épopée populaire, citée de préférence d'après la version dialoguée de Tchitouny, et une comparaison avec les épopées occidentales, qui ne tournait pas nécessairement à l'avantage de ces dernières. F. Feydit devait revenir sur ces questions en 1975, dans un «Essai de chronologie relative de la composition des divers chants de l'Épopée populaire arménienne David de Sassoun», publié en Amérique, dans les Actes du *Symposium David of Sassoun*.

Un autre de ces *Cahiers de littérature* traite de la comédie et de la satire en Arménie en analysant les œuvres de Baronian et d'Odian. On se rappellera que F. Feydit avait effectué une traduction très amusante de la nouvelle d'Odian, *Une mission à Dzabelvar*, qui fut imprimée en un volume distinct à Venise en 1961. D'autres articles furent consacrés au *Buzandaran (Bazmavep)*, 1957, 1958 et 1966), où il montra que les deux premiers livres supposés de cette *Histoire* n'avaient jamais existé, ce qui est aujourd'hui confirmé par les travaux de N. G. Garsoïan). Enfin, une étude sur la littérature arménienne ancienne et moderne, dans son ensemble, est parue en 1958, dans le volume *Littératures étrangères* de l'Encyclopédie Clartés, sous la direction de Maurice Brion.

Arméniste formé en diaspora, à l'école des Mékhitharistes, Frédéric Feydit put enfin se rendre en Arménie, à l'occasion de sa traduction de *David de Sassoun*. Il y reçut un accueil inoubliable. La pureté de son arménien occidental enchantait tous ses auditeurs. La joie et l'émotion atteignirent leur comble quand il s'excusa d'employer un mot étranger pour déclarer publiquement: «Mourazis Hasa». Il eut le bonheur de s'entretenir avec ses collègues arméniens, particulièrement les linguistes Guévork Djahoukian et Ararat Gharibian, dont il lisait depuis longtemps et appréciait hautement les travaux. Lévon Khatchérian consacra dans *Patma-Banasirakan Handes* (1963, n. 4) un long article à l'analyse de ses travaux.

Après cette date, ses visites furent plus fréquentes, grâce aux congrès auxquels il fut invité et participa par des communications en arménien, comme au Symposium linguistique de 1982, où son intervention portait sur la phrase relative en grabar.

Durant ces voyages, Monsieur Feydit, bardé de caméras, d'appareils photos et de magnétophones, recueillait avidement tous les sons et toutes les images de cette Arménie qu'il avait si longtemps aimée sans pouvoir y accéder. Il s'enchantait de voir le texte de Moïse de Khorène confirmé par

l'inscription grecque de Garni, qu'il examina lui-même et à laquelle il consacra sa contribution au volume jubilaire de Venise, *Armeniaca*, célébrant en 1969 le 250^e anniversaire de la Congrégation Mékhithariste. Tout était bien sur place comme il pensait, comme il l'avait depuis longtemps appris, mais on eût dit, devant l'enthousiasme que suscitait en lui la simple existence des choses et des êtres, qu'il vivait pour de bon le rêve d'un enfant qui verrait sortir en grandeur réelle les héros de son livre d'images.

Si je devais résumer en un mot le message le plus profond que m'ont laissé les trois années passées à son cours des Langues Orientales, de 1972 à 1975, je dirais que je retiens surtout son amour sans tri ni partage pour toute l'Arménie, sa langue, son peuple, son histoire et sa culture à toutes les époques. Que penserait-on d'un zoologiste qui ne s'intéresserait qu'aux poissons ou aux mammifères supérieurs, sans rien vouloir connaître des oiseaux ou des reptiles? Et pourtant, au siècle dernier, d'éminents universitaires européens consacraient toutes leurs forces à l'étude quasiment exclusive de l'arménien classique, comptant presque pour rien la langue moderne et les dialectes.

Par la publication de sa *Grammaire* et de son *Manuel*, Frédéric Feydit donna ses lettres de noblesse à l'arménien moderne dans l'Université française et contribua d'une façon décisive à faire évoluer les mentalités dans les Universités étrangères. On se rappellera qu'il eut, parmi ses nombreux élèves, Monsieur Charles Dowsett, le futur Professeur d'Oxford, et le R. P. Hans P. Kolvenbach, futur Supérieur Général de la Société de Jésus.

En faisant lire à ses élèves, dans le texte original, les diverses versions dialectales de *David de Sassoun*, Monsieur Feydit les entraînait à une exploration en profondeur de la langue arménienne. Il leur découvrait, au-delà des mots, des réalités solidement enracinées dans le peuple et dans le pays, formant pour ainsi dire un pont entre le présent et le passé, ce que l'on observe aujourd'hui encore quand on se rend en Arménie et ce que l'on peut lire chez les auteurs classiques. A l'écouter, on partageait son enthousiasme, son désir de comprendre toute la réalité, sans rien déprécier, sans rien exclure. On était en même temps émerveillé de la foi d'un linguiste qui avait étudié l'arménien avec tant de constance, malgré toutes sortes de difficultés et des circonstances historiques en apparence si contraires, à une époque où la République d'Arménie était rarement visitée par les étrangers, où l'arménien occidental n'était plus parlé que par les rescapés du génocide, en situation souvent précaire dans les divers pays où ils avaient dû s'exiler, et où la seule Arménie aisément accessible aux savants n'existait, pour ainsi dire qu'en espérance, dans le cœur d'une Congrégation bénédictine occupant une ancienne léproserie, un minuscule îlot de la lagune de Venise.